

**Sea, Sex & Sun**  
*Un été à La Goulette*

André Lavoie

---

Volume 16, Number 1, Spring 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/845ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Lavoie, A. (1997). Review of [Sea, Sex & Sun / *Un été à La Goulette*]. *Ciné-Bulles*, 16(1), 26–27.

## Sea, Sex & Sun

par André Lavoie

«Le cinéma filme la vie telle qu'elle est et cette vie n'est pas conforme aux règles. D'une part, il y a les interdits, les dogmes, les tabous que toute société crée; d'autre part, il y a la vie. J'ai voulu montrer dans **Halfaouine** que la vie chez nous est plus forte que les dogmes.

«De tout temps, l'homme a eu l'habileté de contourner les interdits; en Tunisie les femmes continuent de transgresser, de façon subtile et intelligente. La liberté existe toujours. Dans aucune société au monde le dogme et la vie ne font qu'un, il y a les textes et il y a ce que l'homme en fait. Le cinéma est là pour fixer ce génie humain avec tout ce qu'il comporte comme transgression, comme adaptation.

(...)  
«J'ai essayé de montrer que, malgré tout, la joie ou l'humour dominaient dans la société tunisienne; le sourire est une philosophie.»

(Férid Boughedir, **Ciné-Bulles**, vol. 10 n° 3, avril-mai 1991, p. 21)

«Je suis convaincu que plus un film fait local et plus il a des chances d'être universel. Ce n'est pas en essayant de copier les films américains, avec une idée de remake derrière la tête, qu'on devient universel. Il n'y a pas plus suédois que Bergman, plus espagnol que Buñuel, plus italien que Fellini, plus français que Renoir. C'est en puisant dans leur propre culture, le plus profondément et le plus sincèrement possible, que ces cinéastes, pour qui j'ai la plus vive admiration, ont atteint les sommets.»

(Férid Boughedir, **La Presse**, 26 avril 1997, p. C1)

Le dépucelage et le mélange de fascination-répulsion face à «la première fois» commencent à devenir des thèmes drôlement à la mode. Il ne s'agit peut-être pas d'une tendance de fond ou de la dernière tarte à la crème de cinéastes un brin voyeur ou pervers, néanmoins le sujet apparaît ici et là. Des films comme **Stealing Beauty** de Bernardo Bertolucci, **les Roseaux sauvages** d'André Téchiné ou **Sous-sol** de Pierre Gang ont peu en commun, mais tous relatent ce passage parfois douloureux entre l'adolescence et l'âge adulte. Même s'il peut s'agir, dans certains cas, de «films d'époque», la sexualité est toujours perçue avec ce mélange d'ivresse et de danger. À l'ère du sida et du retour en force des *family values*, ces personnages «du passé» semblent encore plus téméraires... Pas étonnant d'ailleurs que ces films font référence ou plongent carrément dans les années 60 et 70. Il y a de la nostalgie dans l'air...

C'est également une certaine nostalgie qui anime Férid Boughedir, cinéaste tunisien qui nous avait donné, il y a trop longtemps déjà, le très beau **Halfaouine, l'enfant des terrasses**. D'ailleurs, on se souvient que le jeune Houra qui accompagnait sa mère dans un hammam, sorte de bain public pour femmes seulement, s'est vu brusquement chassé lorsque celles-ci ont découvert qu'elles n'avaient plus affaire à un enfant... même si on ne pouvait pas vraiment encore parler d'un homme. Il apprenait, à ses dépens et avec violence, ce qu'il en coûte de passer d'un monde à l'autre. Pour lui, le temps de l'innocence était à jamais révolu.

Encore une fois, les femmes mènent le bal dans son plus récent film, **Un été à La Goulette**, et le cinéaste joue, comme ses camarades-cinéastes mentionnés plus haut, la carte du passé pas si lointain. Mais si le récit est planté dans un décor de rêves, il évite d'en faire une sorte de nirvana que le recul du temps rend encore plus paradisiaque, voire totalement irréel. Mais à une certaine époque, La Goulette fut un véritable modèle de communauté n'ayant pas peur de la différence et qui maîtrisait, souvent avec succès, l'art

délicat de la cohabitation. Port de mer en banlieue de Tunis, cette petite ville rassemblait musulmans, juifs et chrétiens, véritable *melting pot* confessionnel où chacun pouvait tout de même respirer — relativement — à l'aise. Naturellement, l'action ne se déroule pas à l'heure des intégristes algériens, des commandos suicides palestiniens et autres radicaux Pro-Vie. En 1966, un an avant la Guerre des Six Jours en Israël, qui allait déchirer le Moyen-Orient et faire se dresser les uns contre les autres, Juifs et Arabes, La Goulette ressemble presque à un Club Meb, adopté par les Tunisiens, surtout ceux de la capitale, pour la mer, la plage et les vacances. Les habitants, quant à eux, semblent s'y plaire malgré les problèmes financiers, familiaux ou religieux, qui ne manquent pas de surgir à l'occasion.

En 1966, donc, ce n'était peut-être pas «l'année de l'amour, l'année de l'Expo» à la sauce tunisienne mais Meriem (Sonia Mankai), Gigi (Sarah Patiente) et Tina (Ava Cohen-Jonathan), trois jeunes filles délurées, toutes de confession religieuse différente, n'ont pas attendu d'avoir des fleurs dans les cheveux pour flirter avec les garçons et perdre leur virginité, si possible le 15 août, jour de la fête de la Madone des pêcheurs! Et pour ajouter un parfum de scandale à ce geste audacieux, le tout se fera avec de jeunes hommes qui appartiennent à une autre confession religieuse. Leurs conversations à voix basse et leurs regards complices font de ce projet un véritable coup d'État! Mais elles étaient sans doute trop téméraires et un brin insouciantes pour imaginer toutes les conséquences qu'un geste aussi «intime» pouvait déclencher dans leur communauté. Malgré les bonnes relations de leurs familles et un climat ouvert et tolérant, leur impertinence allait vite révéler que sexualité, religion et métissage peuvent former un cocktail explosif et que la fraternité en prend parfois pour son rhume. Mais le tout finit par rentrer dans l'ordre avant que l'Histoire ne les rattrape...

La démonstration de Férid Boughedir paraît simple: voilà un lieu et une époque bénis des dieux — l'expression n'est pas inappropriée ici — que les turbulences politico-religieuses ont presque réussi à détruire, ou du moins à altérer sérieusement. La méfiance s'est installée, les juifs ont déserté, les volets des maisons se sont peu à peu refermés. La Goulette, c'était là où l'on trouvait à la fois une mosquée, une église et une synagogue, mais ce décor semble maintenant faire partie d'un certain folklore. Boughedir ne baigne pas seulement son spectateur dans une douce nostalgie. Bien sûr, il y succombe



# Coup de cœur: Un été à La Goulette

parfois puisque, comme pour **Halfaouine, l'enfant des terrasses**, **Un été à La Goulette** est un véritable livre ouvert sur son enfance. Mais aux souvenirs attendrissants se mêlent les considérations sociopolitiques du cinéaste ainsi qu'un questionnement sur les dogmes religieux et leur poids moral sur la vie des individus.

Le film est donc bien plus que le récit de trois jeunes filles en fleurs qui veulent en finir une fois pour toutes avec leur virginité. Il s'agit plutôt d'un prétexte pour découvrir trois familles qui vivent dans le même immeuble mais tournés vers un dieu différent. Boughedir, dans la première partie du film, présente à la fois le pacte que font les jeunes filles, leurs recherches pour trouver «l'heureux élu» — il s'agit là du prétexte pour faire démarrer le récit — et la vie de leurs familles. La mise en place apparaît parfois un peu lourde puisqu'il ne lui semble pas aisé de passer de l'une à l'autre sans entraîner une certaine confusion, entre autres, à cause du nombre important de personnages secondaires. Mais le spectateur le moins informé des rites des religions juive, musulmane et chrétienne finira par s'y retrouver puisqu'une crise sans précédent viendra désunir les trois familles et mettra ainsi en lumière les croyances et surtout les préjugés de chacune. De plus, Boughedir propose une approche sobre de la réalité qu'il décrit ici, n'insistant pas outre mesure sur les particularismes et filmant les maisons blanches de la ville, les gestes du quotidien et la nourriture avec sensibilité et tendresse. D'ailleurs, les assiettes joliment garnies nous rappellent le bonheur que l'on a pu éprouver devant **le Festin de Babette**, **l'Odeur de la papaye verte** ou **Salé, sucré**.

Tout comme dans **Halfaouine, l'enfant des terrasses**, son dernier film est également un hommage à la femme tunisienne, celle dont le cœur balance entre tradition et modernité. Un léger vent de changement semble souffler sur ce coin de pays, incarné avec justesse par Meriem, Gigi et Tina. Elles n'hésitent pas à évoquer un départ possible vers un lieu «où ça ne sent pas toujours les ordures» ou remettre en question certaines coutumes comme le port du voile. Malheureusement, la fin du film laisse planer un doute sur leur réel désir d'émancipation.

De manière plus marquée que dans son film précédent, Boughedir opte pour un ton tout à fait léger et enthousiaste, plaçant l'Histoire à l'arrière-plan mais jamais très loin. Les mauvaises nouvelles sur les tensions entre Israéliens et Arabes sont livrées par un drôle de zigoto (interprété par Michel Boujenah),



qui se promène avec une radio de bazar et que personne ne prend au sérieux. De plus, son film s'immobilise presque complètement, le temps d'un hommage à Claudia Cardinale, une fille de La Goulette qui, personne ne le niera, «a réussi». La «scène du balcon» et l'hommage qui lui est rendu pendant une cérémonie de mariage juif n'apportent strictement rien au récit mais ajoute au film une couleur toute particulière. L'actrice nous fait regretter de ne pas la voir plus souvent au cinéma.

Malgré un propos aux allures de plaidoyer pour la fraternité entre les peuples, **Un été à La Goulette** demeure surtout un prétexte pour reconstituer une sorte de «paradis perdu» et célébrer une époque de légère insouciance. Un tel espace de tolérance serait-il possible — et viable — aujourd'hui? Boughedir, en revisitant lui aussi les années 60, semble faire partie de ceux qui ne croient plus que de telles utopies puissent se matérialiser de nouveau. Il nous a livré un film magnifique, dosant subtilement le commentaire politique et la chronique familiale, proposant une lecture de l'Histoire à travers la vie d'une communauté bien particulière mais, une fois encore, la nostalgie semble prendre le pas sur l'action et la volonté de changement. Est-ce que La Goulette ne serait qu'une autre de ces nombreuses exceptions qui confirment la règle? Boughedir aurait-il le courage de dénicher d'autres communautés de ce type qui, sans faire de bruit, persistent et signent dans la tourmente actuelle? Gardons la foi et vivons dans l'espérance... ■

*Un été à La Goulette*

*Un été à La Goulette*

*35 mm / coul. / 100 min / 1996 /  
fict. / France-Belgique-Tunisie*

**Réal.:** Férid Boughedir  
**Scén.:** Férid Boughedir  
avec la collaboration  
de Nouri Bouzid  
**Image:** Robert Alazraki  
**Son.:** Fawzi Thabet  
**Mus.:** Jean-Marie Senia  
**Mont.:** Andrée Davanture,  
Catherine Poitevin et Isabelle  
Devinck  
**Prod.:** Hassine Soufi  
**Dist.:** Prima Film  
**Int.:** Gamil Ratib, Mustapha  
Adouani, Guy Nataf, Ivo  
Salerno, Amel Hedhili,  
Hélène Catzaras, Lias Seror,  
Mohamed Driss, Fatma Ben  
Saïdane, Sonia Mankā et la  
participation de Claudia  
Cardinale et Michel Boujenah